



L'effacement spéculaire du moi : Une lecture symbolique et psychanalytique des traumatismes infantiles dans L'Effacement de Samir Toumi

The specular erasure of the ego: A symbolic and psychoanalytical reading of childhood trauma in L'Effacement by Samir Toumi

الحو الانعكاسي للأنا: قراءة رمزية وتحليلية نفسية لصدمات الطفولة في رواية "الحو" لسمير تومي

MAMERI Fairouz¹

fairouz.mameri@univ-khenchela.dz

LOUCIF Badreddine²

loucif.badre@univ-khenchela.dz

Reçu : 27/09/2025

Publié : 15/12/2025

تاريخ النشر: 2025/12/15

تاريخ الاستلام: 2025/09/27

Résumé de l'article :

Dans *L'effacement* de Samir Toumi, le motif du miroir symbolise les mécanismes d'effacement identitaire liés aux traumatismes familiaux. L'analyse psychanalytique met en lumière l'influence d'un père autoritaire, d'une mère distante et d'un frère idéalisé dans la dévalorisation de soi et la crise identitaire du protagoniste. Le miroir cristallise les blessures de l'enfance et illustre la disparition progressive du sujet. Inscrite dans un malaise générationnel postcolonial, cette dynamique questionne la désubjectivation et la fragilité de l'identité

Mots clés : Miroir ; Identité ; Traumatisme ; Désubjectivation

Abstract:

In *L'effacement* by Samir Toumi, the mirror motif symbolizes the mechanisms of identity erasure rooted in familial traumas. A psychoanalytic reading highlights the influence of an authoritarian father, a distant mother, and an idealized brother in shaping the protagonist's self-devaluation and identity crisis. The mirror crystallizes childhood wounds and illustrates the subject's progressive disappearance. Situated within a broader postcolonial generational malaise, this dynamic raises critical questions about desubjectivation and the fragility of identity.

Keywords: Mirror; Identity; Trauma; Desubjectivation.

1) Laboratoire DECLIC- Université de Khenchela

2) Laboratoire ILLAAC- Université de Khenchela

Introduction

Depuis son origine, le roman s'impose comme un lieu privilégié d'expression symbolique, permettant d'articuler conflits, désirs et blessures. Dans cette perspective, Samir Toumi se distingue par une écriture à forte dimension herméneutique. Son roman *L'Effacement* explore l'identité et la mémoire par l'invention d'un syndrome fictif, où le miroir devient le symbole d'un moi fragilisé et en voie de dissolution. Inscrite dans un cadre familial marqué par les traumatismes de l'enfance, cette fiction psychologique met en lumière le rôle des carences affectives dans la construction identitaire.

Des études récentes, comme celles d'Amina Chaher et de Bahi Yamina, ont analysé respectivement la figure paternelle et la symbolique du miroir, en soulignant l'influence aliénante de l'autorité parentale (Chaher, 2023) (Yamina, 2023). Toutefois, ces approches tendent à négliger l'impact des autres figures familiales. C'est précisément dans ce prolongement que s'inscrit la présente étude : en mobilisant la psychanalyse freudienne et post-freudienne, elle se propose d'analyser comment les relations avec le père, la mère et le frère participent à la déliquescence du moi, générant un sentiment aigu d'effacement de soi.

Deux axes structureront cette réflexion : d'une part, l'examen du miroir comme symbole de l'effacement identitaire à la lumière de la théorie lacanienne du stade du miroir (Jacques, 1966) ; d'autre part, l'analyse des traumatismes familiaux et de leur métabolisation psychique, notamment à travers les mécanismes inconscients tels que le refoulement, la projection et l'introjection. L'objectif est de démontrer que l'effacement dans le roman ne se réduit pas à une métaphore existentielle, mais constitue l'expression d'un déséquilibre psychique façonné par un environnement émotionnel instable.

1. Le miroir comme symbole de l'effacement identitaire :

Dans une perspective psychanalytique, le miroir dépasse sa fonction de simple reflet corporel pour devenir un espace symbolique de reconnaissance de soi. Selon J. Lacan, c'est au cours de la « phase du miroir » qu'un enfant, dès l'âge de six mois, commence à ériger une unité imaginaire de son moi. Or, dans *L'Effacement*, Samir Toumi remet en question cette fonction identificatoire : le protagoniste, incapable de se reconnaître dans la glace, révèle une altération profonde de son rapport à lui-même, symptôme d'un moi fragmenté, voire désintégré. La perte de son reflet fait resurgir un traumatisme ancien, enraciné dans l'enfance, qui contamine l'image qu'il tente de se construire.

Par le biais de cette exofiction, l'auteur plonge le lecteur dans l'univers de « l'Effacé », un personnage en quête de sens, aux prises avec les thèmes du miroir, du reflet, de l'identité, de la mémoire et de la conscience de soi. Présenté sous la forme d'une biographie romancée et structuré autour de séances de psychothérapie menées par le docteur B, le récit retrace la déchéance d'un homme qui, à quarante-quatre ans, perd son reflet dans le miroir. Cet événement inaugure un effondrement physique et psychique, accentuant le mystère d'un narrateur sans nom, identifié uniquement comme le fils cadet du moudjahid Hacène.

À travers confessions et réminiscences, Toumi met en scène un personnage surnommé « l'Effacé », confronté au syndrome de l'effacement un an après la mort de son père. En sondant la psychologie d'un homme écrasé par le poids d'un héritage familial pesant, l'auteur met en lumière les tensions générationnelles tout en adoptant une approche quasi clinique de la crise identitaire.

Le récit de *L'Effacement* met en exergue le comportement équivoque du protagoniste, suscitant à la fois l'intrigue du lecteur et une interrogation profonde sur la conscience existentielle d'un homme en quête d'identité, pris dans le tourbillon des multiples facettes de soi. L'incipit du roman introduit immédiatement l'un des événements clés de la narration : la disparition du reflet du narrateur dans le miroir. Cela se traduit par des mots puissants : « (Toumi, 2016) ». Ce passage marque un tournant décisif. Ce matin-là, il se lève avant l'heure habituelle et, lorsqu'il se regarde dans le miroir, il ne voit pas son image. Au lieu de cela, il distingue celle de la porte, du peignoir accroché et du mur de faïence, mais lui-même est absent. Cette expérience d'effacement se répète chaque matin, s'intensifiant progressivement et générant en lui une angoisse croissante.

Dès la première phrase, l'auteur inscrit l'événement dans un registre existentiel et psychologique puissant : il ne s'agit pas simplement d'un oubli ou d'une métaphore triviale de la dépression, mais d'un véritable effacement de l'être, survenant à un moment charnière de la vie adulte, où l'individu est censé être affirmé dans son identité. Le choix de l'âge de 44 ans fait écho à une crise de milieu de vie, souvent théorisée comme un moment propice à la remise en question du « moi » établi. Le motif du miroir, central dans les approches psychanalytiques — notamment chez Lacan avec la théorie du stade du miroir — fonctionne incidemment ici dans l'opposition : au lieu de confirmer une unité corporelle ou une représentation cohésive du « je », le miroir devient le lieu de l'absence, du vide. L'absence de reflet évoque une dissociation radicale, une forme de déconstruction du moi, rapprochant l'expérience de celle d'un traumatisme. Suivant Lacan, le miroir permet à l'enfant de se confronter à son image et d'ériger son « moi ». Or, le protagoniste adulte se heurte à une rupture de ce lien spéculaire : en ne se voyant plus, il cesse d'exister. L'effondrement de la fonction spéculaire entraîne ainsi une crise identitaire d'une ampleur inédite.

Cette tension entre la perception tactile du corps, où l'individu ressent, touche et se manifeste de manière tangible, et l'absence de représentation visuelle — le miroir ne renvoyant rien — engendre une scène de dédoublement, caractéristique des récits explorant la dissociation psychique. Le sujet semble ancré dans son corps, mais se trouve absent du registre symbolique. Sa condition se traduit par une existence « hors image », le fournir dans une exclusion de lui-même. Ce phénomène s'apparente aux descriptions cliniques de la déréalisation ou de la dépersonnalisation, symptômes fréquemment observés chez des individus souffrant de troubles dépressifs sévères ou de traumatismes enfouis.

Submergé par l'anxiété, l'effacé consulte un psychologue, tout en pressentant qu'il ne s'agit pas d'un simple dysfonctionnement psychique, mais de l'annonce d'une métamorphose irréversible : « *J'avais quand même l'intime conviction que ma vie ne serait plus jamais la même... (...)* » (Toumi, 2016)

Dès lors, l'intrigue s'oriente vers une quête identitaire, où la disparition du reflet symbolise une déconstruction du moi. Le miroir, que Bachelard définit comme « le Kriegspiel de l'amour offensif », devient ici l'espace d'une absence radicale, soulevant une interrogation fondamentale : qui sommes-nous lorsque nous cessons de nous voir ?

2. Traumatismes familiaux et métamorphose psychique : Une lecture psychanalytique

La littérature, en tant que miroir éloquent de l'expérience humaine, examine les effets profonds que la cellule familiale exerce sur la constitution de l'individu. Dans le roman contemporain, et spécialement dans des contextes postcoloniaux, les personnages fragilisés par des passés familiaux douloureux sont fréquemment présentés. Dans ces récits, l'amour, l'autorité et la reconnaissance sont souvent distribués de manière inégale (Heydrich L). Le terme de *traumatisme familial* désigne ici l'ensemble des blessures psychiques générées par des relations parentales dysfonctionnelles, qu'il s'agisse d'une autorité excessive, d'une absence affective ou d'une comparaison dévalorisante au sein de la fratrie (SAKER J., 2001).

Ces expériences précoces laissent des empreintes durables sur la psyché de l'individu et peuvent induire ce que l'on appelle une *métamorphose psychique* : un basculement intérieur, souvent silencieux, qui transforme en profondeur la perception que l'on a de soi, du monde et des autres. Ce processus ne se manifeste pas par une transformation visible, mais plutôt par un effacement progressif de la consistance du moi, notamment l'élan vital et la capacité d'identification (feldman, 2019).

C'est dans cette optique que s'inscrit une *lecture psychanalytique* du roman *L'effacement* de Samir Toumi. En mobilisant les outils conceptuels de la psychanalyse, notamment ceux de Freud et de Lacan, cette approche vise à éclairer les mécanismes inconscients qui gouvernent la trajectoire du protagoniste : le miroir vide, la perte d'identité et le repli sur soi (Delluccin, 2023). Cette analyse permet de relier les signes textuels à un vécu psychique profond, souvent réprimé, mais rendu lisible par la symbolisation littéraire.

Dans les sections suivantes, nous analyserons comment les traumatismes familiaux vécus par le protagoniste entraînent une métamorphose psychique, évoquant sur le plan symbolique celui décrit par Franz Kafka dans *La Métamorphose* (kafka, 1984) — une transformation de l'être, non pas en un monstre manifeste, mais en un sujet effacé, dont le reflet même se volatilise. Cette disparition prend une dimension particulièrement poignante dans le contexte biographique du personnage. En tant que fils du célèbre moudjahid Hacène, figure emblématique de l'histoire algérienne,

le narrateur évolue dans l'ombre d'un père glorieux. La mort de ce dernier, survenue un an avant l'apparition de ses symptômes, semble déclencher cette crise identitaire. Incapable de se définir en dehors de son ascendance, il se voit soudain privé de repères, ce qui provoque un vacillement de son identité.

La disparition de son reflet symbolise ainsi une dissolution de soi, une perte de repères liée à l'incapacité de s'affirmer comme un individu autonome. Ce processus d'effacement est également révélateur du poids écrasant de la mémoire collective, dernier vestige d'un héritage révolutionnaire, qui laisse peu de place à la subjectivité. Le narrateur, cantonné dans le rôle d'héritier, peine à exister autrement qu'en tant que fils d'un héros.

À travers ce récit, Samir Toumi interroge la possibilité même d'une subjectivité libre dans une existence marquée par son passé. À mesure qu'il disparaît de son propre miroir, le narrateur se confronte ainsi le lecteur à la fragilité de toute identité construite à l'ombre des autres. Malgré son existence apparemment stable et aisée, l'Effacé semble être captif de son identité, constamment influencé par l'ombre de son père. Cette répétition des effacements le pousse à rechercher la cause de ce phénomène. Suite à une consultation avec le Dr B, il découvre qu'il souffre du « syndrome de l'effacement », une maladie rare touchant principalement les hommes algériens nés après l'indépendance, généralement autour de la quarantaine. Bien que cette révélation ne bouleverse pas immédiatement sa vie quotidienne, elle représente un tournant majeur sur le plan intérieur. La décision de se soigner devient alors une démarche intime et impérieuse.

Le protagoniste débute un suivi régulier en psychothérapie avec le docteur B, qui oriente chaque séance vers un thème particulier, souvent en lien avec les membres de sa famille : son père, sa mère, son frère, ainsi que sa fiancée ou encore Hamid, son collègue de travail. Ces séances permettent au narrateur de s'exposer, d'extérioriser ses ressentis et de mieux appréhender son existence. Selon le docteur B, le syndrome de l'effacement peut avoir plusieurs origines : « *On soupçonnait ainsi une transmission intergénérationnelle, au sein d'une même famille, de traumatismes dus à la guerre de libération nationale, ou même des problématiques relatives à l'éducation, voire des causes neurologiques, liées à l'altération d'une zone précisant du lobe temporal* » (Toumi, 2016)

Ces probabilités évoquées par le clinicien mettent en lumière les sources possibles de l'effacement du protagoniste. Elles soulèvent également des interrogations sur la manière dont l'éducation durant l'enfance peut influencer les relations sociales à l'âge adulte. Le héros de *L'Effacement*, désigné comme « l'Effacé » en raison de l'absence de nom attribué par l'auteur, a souffert de problèmes familiaux, tant avec ses deux parents qu'avec son frère. Sa relation avec son père était marquée par une dynamique de soumission : il ne pouvait ni s'exprimer ni contrarier les ordres d'un père autoritaire, se voit contraint de les exécuter sans aucune forme d'hésitation ou de contestation.

L'Effacé éprouve un ressentiment notable envers son père, une distance qui se manifeste dans son choix de l'appeler « mon géniteur » plutôt que « mon père » ou « papa » : « (...) *espérant qu'il ne s'étale pas trop sur l'héroïque biographie de mon géniteur.* » (Toumi, 2016)

L'évocation de la figure paternelle s'effectue sans nostalgie ni empathie, mettant en lumière une distance froide et presque fonctionnelle. Ce détachement se manifeste également dans un quotidien morne, en dépit d'une situation professionnelle stable au sein de la SONAGPA, une grande entreprise pétrolière et gazière. Il réside toujours dans la villa familiale, en compagnie d'une mère dépressive et d'un frère exilé en France.

« *J'avais l'habitude avec mon père très colérique, qui, tous les soirs, s'emportait contre ma mère, contre nous, (...). (...) Il lui arrivait de défoncer les portes à grands coups de pied, de lancer des bibelots (...). (...) La technique était donc simple, je l'avais acquise depuis mon enfance : il suffisait de se tenir immobile, de ne rien dire, de baisser les yeux et d'attendre que la colère passe. Pendant ce temps, je m'imaginais invisible, me persuadant ainsi que les projectiles lancés par mon père ne m'atteindraient jamais. (...)* » (Toumi, 2016)

Ce passage éclaire la notion d'effacement spéculaire à travers un souvenir d'enfance : confronté à la violence arbitraire et destructrice de son père, le jeune narrateur apprend à se rendre invisible pour survivre. Ce moment se révèle paradigmatique d'un refus d'apparition dans le champ du regard de l'Autre, condition pourtant nécessaire à la construction du Moi selon Lacan. Le stade du miroir, moment inaugural où l'enfant se reconnaît dans une image unifiée de son corps, exige un environnement suffisamment sécurisant pour que cette image soit investie positivement. Ou, ici, le regard paternel est vécu comme une source de menace et de persécution ; loin de soutenir le Moi émergent, il finit par le dissoudre.

L'enfant apprend alors à se soustraire à toute visibilité — à s'effacer en tant qu'objet de regard — en adoptant une posture de retrait et de figement. Cette stratégie, qui s'avéra d'abord adaptative, devient, en revanche, structurelle : à l'âge adulte, elle se manifeste sous la forme d'une incapacité à se voir dans le miroir, tant littéralement que symboliquement. Ce miroir vide ne dit pas « tu es » — il renvoie plutôt le néant d'un sujet qui ne parvient jamais à se constituer dans l'image. Lacan souligne que le Moi se fonde sur une aliénation première : « *C'est dans l'anticipation de son être que le sujet, jubilant de son image, assume une forme qui le fixe, en même temps qu'elle l'aliène.* » (Jacques,

1966). Dans *L'Effacement*, cette aliénation n'advient pas — ou plutôt, elle échoue à s'installer sur une base stable. Le sujet ne parvient ni à se stabiliser, ni à s'aliéner dans une image valorisée. Le Moi idéal s'avère inaccessible (le père charismatique et flamboyant), et l'idéal du Moi devient un espace d'écrasement. Ce vide spéculaire s'apparente finalement à une dépression mélancolique, où le sujet ne perçoit plus aucun écho de son existence dans le monde. La disparition du reflet apparaît ainsi comme le symptôme visible d'un effacement ontologique, inscrit dans l'histoire traumatique d'un enfant qui n'a pu exister qu'en se niant lui-même : « *Il m'a demandé si je lui ressemblais, j'ai souri. Non, je ne lui ressemble pas du tout, le commandant Hacène était un homme charismatique, flamboyant, et d'une grande intelligence !* » (Toumi, 2016)p.40.

Le sourire du héros face à la question du psychiatre peut être interprété comme un signe d'ironie défensive, témoignant d'une distance inconfortable vis-à-vis d'un processus d'identification classique. Cette scène renvoie directement au stade du miroir tel que formulé par Jacques Lacan, où l'enfant, entre six et dix-huit mois, se reconnaît pour la première fois dans son image spéculaire. Ce moment, à la fois jubilatoire et fondamentalement aliénant, marque la constitution du Moi comme forme imaginaire, anticipée, idéalisée, mais extérieure au sujet : « Cette forme est plus constituée que le sujet ne l'est encore dans sa motricité ou son intériorité : elle est donc à la fois fondatrice et fautive. » (Jacques, 1966)

Dans le cas du narrateur, le père — le commandant Hacène — incarne cette image spéculaire impossible à intégrer : il représente un moi idéal inaccessible. Le héros ne peut s'y reconnaître, ce qui engendre une fracture identitaire. Ce refus de ressemblance ne saurait être assimilé à une simple divergence de caractère; il révèle un rejet profond d'une image fondatrice, entraînant une perturbation du lien entre l'imaginaire et le symbolique.

Ainsi, l'image du père, trop parfaite et trop lointaine, obstrue la constitution d'un Moi stable, laissant place à un sentiment d'errance identitaire et de vacuité. Le miroir ne renvoie plus une image ; il devient une surface opaque. Confronté à cette image paternelle comme miroir impossible, le héros s'auto-exclut du système de filiation et de signification.

Dans la théorie lacanienne, il est crucial d'opérer une distinction entre le Moi idéal et l'idéal du Moi. Le Moi idéal fait référence à l'image corporelle valorisée dans le miroir, tandis que l'idéal du Moi constitue une instance surmoïque, un espace de jugement intériorisé fondé sur l'Autre, sur les discours parental, social ou culturel. Le commandant Hacène semble incarner ces deux dimensions aux yeux du narrateur : à la fois image que l'on aspire à égaler (moi idéal) et norme écrasante à satisfaire (idéal du Moi). Cependant, l'effacement du protagoniste peut justement être interprété comme la résultante d'un échec d'identification à ces deux pôles : il n'est ni capable d'atteindre l'image idéalisée, ni de se conformer aux attentes implicites de cet idéal du Moi structurant. « *Le sujet, pris dans le regard de l'Autre, se mesure sans cesse à un idéal auquel il échoue toujours à correspondre.* » (LACAN, 1964)

Ce sentiment d'inadéquation engendre une forme d'angoisse narcissique, où le sujet ressent une difficulté à se considérer « à la hauteur » de son origine. Cela peut engendrer une dynamique de dévalorisation de soi, conduisant parfois à une dépression mélancolique. L'ombre paternelle peut freiner le processus d'individuation, sans stimuler un désir d'émulation.

La relation de l'Effacé avec sa mère est également complexe. En tant que benjamin de la famille, il se heurte à une mère, figure centrale dans la construction de soi selon la psychanalyse, qui apparaît ici comme distante et émotionnellement inaccessible. L'absence d'attention et de reconnaissance maternelle peut empêcher le personnage principal de consolider une image positive de lui-même, le poussant à développer un sentiment profond d'indignité et d'auto-dénégation, ressentir comme une impossibilité d'être reconnue par autrui.

Depuis son enfance, l'Effacé a appris à se figer face à la violence, aux obstacles ou aux problèmes. Son mécanisme de protection fut de fermer les yeux, de ne pas bouger jusqu'à ce que la tempête s'apaise. Selon Lacan, le stade du miroir représente une expérience où l'enfant célèbre sa reconnaissance dans son image spéculaire. Cependant, la présence d'un tiers — souvent un adulte — est nécessaire pour valider cette expérience. Or, cette figure était absente du côté paternel et maternel.

Ainsi, dans ce passage, le narrateur interroge sa mère sur son enfance et reçoit en retour une image troublante : « *Tu étais effacé et sans histoire. Un enfant très secret, n'exprime jamais ses sentiments...* » (Toumi, 2016). Ce témoignage maternel brosse le portrait d'un être dès l'origine dépourvu d'expression affective, presque absent à lui-même, dont le silence et le retrait semblent constituer les premières manifestations de l'effacement identitaire. La posture rappelle les observations de Winnicott sur les enfants ayant élaboré un faux soi en réponse à un environnement incapable d'accueillir les manifestations authentiques de leur vrai moi (Winnicott, 1975) Le regard maternel ne renvoie ici aucune subjectivité, reflète une image vide, dénuée d'histoire, interdisant à l'enfant tout ancrage narcissique stable.

Le terme « effacé », utilisé par la mère, renvoie au titre du roman et à sa problématique centrale : celle d'un sujet dépouillé de lui-même, invisible au regard de l'Autre, ici l'Autre maternel. L'enfant semble ainsi décrit dès ses premières années comme secret, n'exprime jamais ses sentiments. Ces éléments révèlent une carence dans le développement du moi, corrélée à un déficit d'investissement affectif et symbolique de la part de la mère.

« ... Tu pleurais peu et ne semblais jamais réagir aux bruits environnants. » (Toumi, 2016)p.50

Cette situation engendre une anomalie dans le processus identificatoire : le moi du sujet se forme sur l'absence d'altérité significative, entraînant le sentiment d'"effacement" identitaire. L'absence de pleurs ou de réactions peut être perçue comme un signe de traumatisme préverbal. Ferenczi et Bowlby mentionnent des enfants qui, face à des environnements insécurisants ou non réactifs, désinvestissent le lien affectif pour se protéger (Bowlby, 1969). Le bébé ne criant pas signifie qu'il ne demande rien. Or, selon Dolto, cette demande est essentielle à la structuration du sujet. Ce silence initial constitue déjà une ablation symbolique, un refus (ou une incapacité) d'entrer dans l'ordre du langage.

« ... chaque fois que ton père te prenait dans ses bras, tu te mettais à hurler jusqu'à ce qu'il te lâche, et ça me rassurait, car tu es devenu un bébé normal... » (Toumi, 2016)p.51

Cette réaction de rejet intense envers le père révèle un lien chargé de traumatisme ou d'angoisse. Le cri surgit en présence du père, moment où l'enfant s'extériorise après un long mutisme. Cela peut s'interpréter comme une angoisse archaïque de désintégration ou une réponse défensive face à une figure perçue comme intrusive, signalant une absence d'attachement sûr.

La mère, au lieu d'interpréter ce cri comme une souffrance, le considère comme un signe de normalité : Ce point de vue réduit l'enfant à un comportement attendu, évacuant ainsi la profondeur de la souffrance. Ce passage illustre également un refus de subjectivation : la mère s'intéresse moins au vécu de l'enfant qu'à ce qu'il devrait être. Une telle dynamique est pathogène, dépouillant l'enfant d'un appui identificatoire sain et favorisant la formation d'un moi clivé, voire d'un sentiment d'inexistence. André Green décrit cette forme de relation par le concept de « mère morte », désignant une mère psychiquement absente qui transmet au sujet un vide identitaire (Green, 1983)

« ...ma mère est restée silencieuse un moment, puis s'est soudain mise à sangloter. Ton frère me manque(...). (...) En remontant dans mon studio, je me suis regardé dans la glace. Mon reflet avait disparu. Et pour la première fois de mon existence, j'ai eu envie de mourir. », (Toumi, 2016) p 51

Ce détachement maternel, qui fait écho aux observations d'André Green sur les mères psychiquement absentes, a pour conséquence que l'enfant n'est ni accueilli dans son altérité, ni reconnu en tant que sujet (Green, 1983). Lorsque le narrateur veut avoir des informations sur son enfance, sa mère dévoile ses sentiments envers son frère, et exprime à quel point le frère lui manque. Cette confession a engendré en lui un ultime désir de mort, il confie : « Pour la première fois de mon existence, j'ai eu envie de mourir » (Toumi, 2016), cette phrase marque une bascule pulsionnelle importante : face à l'effondrement de sa reconnaissance, la pulsion de vie cède la place à la pulsion de mort (Thanatos chez Freud). L'individu, incapable de voir, d'être vu ou d'être aimé, se tourne vers la disparition comme unique solution, correspondant ainsi à une logique d'effacement intégral. Cette volonté de mourir ne saurait être interprétée comme un projet suicidaire, mais plutôt comme une expérience limitée d'un vide existentiel, un effet d'un désinvestissement parental prolongé. (Ferenczi, Dolto, Green).

En somme, dans une scène particulièrement poignante, le narrateur observe sa mère en larmes, exprimant son chagrin face à l'absence de son fils préféré : « Ton frère me manque ». Ce moment de révélation affective, où l'amour est exclusivement accordé à l'absent, provoque un effondrement narcissique chez le narrateur. Lorsqu'il se regarde dans la glace, il réalise avec désespoir que « son reflet avait disparu ». Cette disparition est une métaphore puissante de la désidentification, illustrant un sujet non reconnu, non aimé, qui perd jusqu'à son image.

L'absence de reflet, associée à une mère qui pleure un fils tout en ignorant l'autre, représente une exclusion symbolique et affective radicale. La pulsion de mort devient alors une réponse à l'impossibilité d'exister. Cet aveu indique une perte d'ancrage dans le désir de l'Autre, et s'inscrit dans une dynamique d'effacement identitaire qui imprègne l'ensemble du roman. Cela met en lumière, de manière extrême, le lien entre la carence d'amour maternel et la désobjectivation.

Cette absence de reconnaissance dans le regard maternel ouvre également la voie à une dynamique relationnelle complexe entre le narrateur et son frère, figure centrale d'un double idéalisé mais inaccessible. Dans la psyché du narrateur, le frère se révèle à la fois structurant et aliénant. L'exclusivité de l'amour maternel envers ce fils absent le propulse au cœur d'un imaginaire familial hiérarchisé, reléguant le narrateur à une position marginale et négligée. Ce déséquilibre affectif exacerbe une dynamique de rivalité fraternelle inconsciente telle que décrite par René Kaës dans sa théorie du complexe fraternel, où la fraternité, loin de n'être qu'une alliance, repose sur une dialectique d'identification, de compétition et de différenciation (René, 2008).

Le frère devient alors l'incarnation de l'idéal inaccompli, le dépositaire du regard maternel, de la reconnaissance symbolique et de la réussite sociale. Ce statut privilégié qu'il occupe dans le discours maternel — « *Ton frère me manque, j'ai peur de ne pas le revoir* » — réduit le narrateur à un état d'inexistence affectif, renforçant son effacement psychique. L'Effacé se voit alors en tant que rejeté, celui qui n'a pas su incarner l'image espérée par l'Autre parental.

Dans un cadre identificatoire ambivalent, le frère est également perçu comme un double miroir : à la fois l'idéal que le sujet aspire à devenir et le reflet de ce qu'il ne parvient pas à être. Cette tension engendre une jalousie narcissique intense, mais également un clivage du moi, incapable de se construire en dehors de cette comparaison destructrice. Freud, dans *Totem et Tabou* (1913), évoque déjà la rivalité fraternelle comme un reflet du conflit œdipien, où le frère est à la fois l'objet de l'amour et de la haine. Le narrateur semble pris dans une triangulation affective douloureuse, où sa mère et son frère forment une entité fusionnelle dont il est exclu. (Freud, 1913)

Ainsi, la dynamique fraternelle devient un nœud essentiel de l'effacement identitaire du protagoniste : incapable de se définir par lui-même, il reste toujours dans l'ombre d'un frère absent mais omniprésent, dont l'image idéalisée par la mère empêche tout processus de différenciation subjective.

Conclusion:

Dans *L'Effacement* de Samir Toumi, le miroir dépasse sa fonction d'objet quotidien pour se constituer en révélateur psychique majeur. Plus qu'un simple support visuel, il met en évidence les fractures internes et les incohérences identitaires du protagoniste. Vide de reflet, il devient le symptôme d'une souffrance profonde, celle d'un être incapable de se reconnaître ou de se situer dans une temporalité psychique cohérente. Toumi propose ainsi une réflexion nuancée sur la fragilité de l'ego, constamment menacé par l'absence d'amour, le poids d'une comparaison familiale destructrice et le silence des affects inavoués.

Ce processus d'effacement lent et douloureux s'enracine dans un héritage affectif marqué par un père autoritaire, une mère distante et un frère idéalisé, autant de figures qui empêchent l'émergence d'une identité autonome. L'absence de reflet devient dès lors une métaphore poignante d'un moi vidé de sa substance et incapable de s'ancrer dans le monde.

Cette disparition psychique évoque, en écho, le destin de Gregor Samsa dans *La Métamorphose* de Kafka. Si la transformation de Gregor prend une forme spectaculaire, l'effacement chez Toumi s'inscrit dans une métamorphose silencieuse et intérieure, marquée par une invisibilité progressive. Dans les deux cas, il s'agit d'une expérience analogique d'exclusion et de désintégration, traduisant l'impossibilité d'être reconnu.

Le roman devient ainsi le théâtre d'une crise du sujet, à la fois intime et générationnelle. En inscrivant la trajectoire de son héros dans une logique de perte de soi, Toumi dépasse la description d'une souffrance individuelle : il éclaire un processus de désubjection nourri par les fractures familiales autant que par le vide symbolique d'une société postcoloniale en quête de repères. Le miroir sans reflet se fait alors l'espace muet d'une identité vacillante, hantée par un passé toujours présent.



Sources et références

- Association, A. p. (2015). *manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Paris: Elsevier Masson.
- Bowlby, J. (1969). *attachement et perte*.
- Chaher, A. (2023, AVRIL). la relation père-fils dans l'effacement de Samir Toumi, une relation aliénante. *mémoire de recherche*.
- Delluccin, H. (2023). *les traumatismes transmis et leur traitement avec les outils de la psychotraumatologie*.
- feldman, M. (2019). *des traces indélébiles de traumas cachés*.
- Freud. (1913). *Totem et tabou*.
- Green, A. (1983). *la mère morte, in narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris: Editions de minuit.
- Heydrich L, M. G. (2019). *Depersonalization- and derealization-like phenomena of epileptic origin*.
Récupéré sur doi.org: <https://doi.org/10.1002/psys.192.0071>
- Jacques, L. (1966). *Ecrits*. Paris: Seuil.
- kafka, F. (1984). *la métamorphose*. PARIS: GALLIMARD.
- LACAN, J. (1964). *le séminaire, livre XI: les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.
- René, K. (2008). *complexe fraternel*. Dunod.
- SAKER J., S. J. (2001). A case of depersonalization-derealization syndrome during treatment with quetiapine. *journal of psychopharmacology*.
- Toumi, S. (2016). *L'effacement*. Alger: Barzakh.
- Winnicott, D. (1975). *jeu et réalité*.
- Yamina, B. (2023). Que reflète le miroir dans l'effacement de Samir Toumi? jeux et enjeux d'une symbolique de la dissidence.